

Journal l'Humanité

Rubrique *Cultures*, article paru dans l'édition du 5 avril 2003.

Hors Piste

La chronique d'Évelyne Pieiller

“Une Amérique loin des clichés”

Théo Hakola est un Nord-Américain qui a choisi, depuis des années, de vivre en France. Il s'est fait brillamment connaître comme chanteur de rock avec Orchestre rouge, puis avec Passion Fodder, puis sous son seul nom. Et il écrit. Une pièce de théâtre, deux romans. Mais ce n'est pas un chanteur rock qui écrit. C'est simplement un homme qui pratique différentes formes pour raconter des histoires, faire passer des émotions, rendre sensible une présence au monde. On a pu remarquer que notre "intelligentsia" est souvent simple, sinon simplette, et ne pense guère à interroger la hiérarchie en cours des valeurs. Qu'un poète se mette à chanter, c'est grand : voir Léonard Cohen. Qu'un chanteur se mette à écrire, au mieux c'est sympathique. Sauf s'il vend énormément : voir Renaud. Ou alors il faut que le chanteur ait fréquenté les milieux artistiques, et se frotte à la culture chic : voir Lou Reed ou David Byrne. Il est peut-être temps de se contenter d'examiner l'œuvre, tout simplement.

Hakola poursuit, avec *La Valse des affluents*, ce qu'il avait engagé avec son précédent roman, *La Route du sang*. Il conte le passé proche de l'Amérique, l'histoire des arrière-grands-parents, de ces émigrés qui venaient travailler dur dans les mines, et qui se sont organisés et battus pour avoir quelques droits, et qui ont perdu, et il conte l'histoire des arrière-petits-enfants, qui ne savent pas trop d'où ils viennent, ni où ils veulent aller, mais qui y vont quand même, intrépidement. Rien de misérabiliste ici, rien non plus de la bonne parole à délivrer, seulement le roman de l'autrefois, quand des Finlandais s'installent dans l'Idaho, et qu'avec d'autres ils vont se syndiquer, faire vivre l'IWW, devenir des " wobblies " et les bagarres sont sauvages, et les moyens utilisés pour faire céder les patrons désespérés, comme ce qu'on redécouvre aujourd'hui par-ci par là, à capitalisme sauvage syndicalisme sauvage, mais c'est une " ballade ", chant et errance qui évoque ces temps glorieux, furieux, violents, la ballade du fils du propriétaire d'une mine, un jeune homme " bien " qui veut la justice sur terre, et qui deviendra prédicateur avant de finir comme liftier dans un hôtel de la famille... Ah, ce n'est pas simple de changer le monde ou même de l'améliorer un peu, surtout quand on se penche sur la condition ouvrière, et qu'on cherche plus à brandir une réponse qu'à élaborer les questions justes... De toute façon, ce bruit, cette fureur, on n'en parlera plus. Et les jeunes gens des années soixante-dix, les descendants de ceux qui sont venus d'ailleurs jadis pour accomplir le Nouveau Monde, pour tenter de rendre un peu réelles les promesses d'une terre à inventer, enfin juste, enfin habitable, les descendants recommencent à leur façon et ils cherchent, à leur façon, le bonheur, mais le rêve collectif passe désormais par le rock, par la scène. Quant au bonheur individuel, il n'est pas plus simple qu'avant à trouver au contraire, parce que maintenant, on est libre, ah, libre de s'offrir des paradis chimiques, libre de dissocier la sexualité et l'amour, libre, à en avoir le vertige... C'est un bout de l'Amérique qu'il nous est donné ainsi d'arpenter, un drôle de pays plein de silences et de

contradictions, où la scène punk de New York vient porter la rage, le malaise, l'aspiration à un désordre créateur des petits-enfants des wobblies et du Coca-Cola, et où, parce que l'Amérique se doit de faire advenir son idéal de fraternité alors même qu'elle le bafoue, il n'est d'autre sentiment pour l'Américain héritier d'exilés que l'exil, d'autre possibilité que l'exil à proprement parler.

Ah, c'est un beau roman que celui-ci, si gaillardement, si nécessairement " contemporain " de nous donner des personnages fêlés et sexy, déglingués et d'attaque, qui d'erreur en mensonge, de splendeur en dérapage, font rayonner la joie tordue d'aimer, et qui, en essayant d'être eux-mêmes, finissent par se relier aux grands rêves perdus. On n'est pas dans le cliché, ici, genre Montana bourru ou serial killers mystiques, on est dans la grande solitude des hommes d'aujourd'hui, qui ont à se débrouiller avec le passé qui les a faits et les désirs qui les agitent, au beau milieu d'un monde qui détruit. Et c'est gai. C'est tonique. C'est effervescent et lyrique et secret et paradoxalement heureux. Parce que les vivants continuent à inventer et à se tromper, et à désirer. Autre chose. Et qu'à force d'être nombreux à être seuls, ils finiront peut-être par l'être moins. D'ailleurs, nous, en finissant ce roman, on se sent déjà nettement plus peuplé.

Theo Hakola, *La Valse des affluents*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par l'auteur, avec le concours d'Agnès Mathieu-Daudé.
Le Serpent à plumes, 400 pages. 22 euros.